

Anna, dernières séquences

Livia Léri

Le cortège nombreux s'étire lentement entre les tombes, luttant contre neige et vent de janvier. Les caveaux humides du Père-Lachaise grelottent sous le ciel couleur mastic.

Je sais que c'est incongru, le veuf ne devrait pas avoir de telles pensées – mais peut-être est-ce là ma dernière défense pour ne pas m'engouffrer totalement dans la douleur : voilà qui ferait une jolie scène de film. Extérieur jour. Coassement sinistre des corbeaux qui planent dans l'air brumeux. Silhouettes noires très découpées sur fond blanc qui aveugle ; elles luttent pour progresser sous la neige, vent debout.

Qui d'entre ces soi-disant proches savait le secret d'Anna ? Quant à moi, je me sens comme un figurant parmi tant d'autres dans le scénario de sa vie.

Le mauvais film de nos derniers mois repasse en boucle sur l'écran de mes souvenirs.

Les falaises se découpent en ombre chinoise sur le fond rosé du ciel de cette fin d'après-midi. On est en décembre, mais le climat est doux sous ces latitudes.

La mer en contrebas bredouille des excuses. J'ai tant compté sur ce voyage. Effacer enfin la distance qui s'est inexorablement creusée entre nous depuis quelques mois. En contrejour, le profil d'Anna est un crépuscule. Quel idiot j'ai été de croire qu'en l'emmenant loin de Paris, elle se retrouverait, et se remettrait à m'ouvrir son cœur.

Bien au contraire, depuis notre arrivée aux Canaries, elle m'emprisonne dans son silence. Elle semble éteinte et fatiguée. Je lui demande régulièrement si elle va bien, et elle me répond invariablement « Je vais bien ». J'insiste, et elle se ferme encore davantage. « Tu es contente d'être ici, avec moi ? ». Pas de réponse. Nous n'arrivons décidément plus à nous parler. Et je me sens absurde. Nous n'aurions jamais dû venir ici.

Un matin d'août, il y a tout juste cinq mois, elle quitte notre appartement du 15^e arrondissement, sans presque une explication.

« Qu'est-ce que tu me reproches, Anna ?

– Rien, je ne te reproche rien. Tu es parfait, comme toujours, Martin. J'ai besoin de me retrouver seule, c'est tout. »

J'ai beau insister, essayer de comprendre, je reste face à son silence buté.

Elle prend en location un petit studio, dans le 20^e arrondissement. Elle ne me dit pas exactement où, refuse de me donner l'adresse ; elle s'en tire avec un vague « vers Gambetta ». Comme un fait exprès : c'est bien loin du quartier où nous vivons depuis neuf ans, bien loin de nos habitudes partagées. Jamais il n'y a eu tant de distance entre nous.

Nous nous retrouvons de temps à autre place Gambetta pour prendre un café en terrasse. Elle se refuse obstinément à me montrer son nouvel appartement. Elle me maintient sur le seuil de sa vie. Nos discussions sont tissées de banalités : sa nouvelle organisation, les trajets plus longs, les nouveaux voisins, les commerces du quartier. Jamais elle ne me parle de ses sentiments, de ses interrogations. Nous sommes deux étrangers cherchant à tâtons des sujets de conversation communs.

« Quand reviens-tu à la maison ?

– Ce n’est pas d’actualité, Martin.

– Anna, ce grand appartement si vide de toi, c’est trop douloureux.

– Tu dois t’y faire. Je ne reviendrai pas sur ma décision. »

Dans le soleil de midi, elle fuit mon regard derrière des lunettes sombres. Ses traits me semblent particulièrement tirés. Son teint est beaucoup plus pâle qu’à l’accoutumée.

Un dimanche de novembre, nous allons nous promener dans le parc de Belleville. Ne supportant plus de la sentir physiquement si loin de moi, je lui prends la main. Elle ne me la refuse pas. Dans mon corps, je sens qu’en un instant toutes les tensions cèdent, comme se détendent d’un coup les muscles après une peur immense. Nous restons un long moment dans le suspens du silence, tandis que les flots de passants continuent à se déverser autour de nous.

« Anna, je t’emmène aux Canaries pour Noël. J’ai besoin de me retrouver avec toi. »

Après un bref silence, à mon grand étonnement, elle chuchote un « oui ».

Avant-hier, mon frère propose de m'accompagner pour aller vider le studio d'Anna, « ce sera douloureux pour toi, mieux vaut que tu sois accompagné ». Mais j'ai besoin de me retrouver seul avec le peu qu'il me reste d'Anna.

L'hiver pénètre par les fenêtres qui jointent mal. Sur la table, le dossier médical imposant, que je n'ai pas eu le courage d'ouvrir depuis l'annonce de son décès. Je soulève la couverture cartonnée, et je découvre le courrier qu'elle a laissé pour moi :

« Martin,

Il me fallait ce silence et cet éloignement de toi pour partir dans la sérénité. J'ai voulu larguer peu à peu les amarres ; toi, tu revenais toujours, et tu me ramenait au port. Mais je n'imaginai pas ta vie à t'occuper d'une malade, d'une condamnée. J'espère que tu ne m'en voudras pas pour ce geste. Célèbre pour moi l'existence.

Anna »

L'auteure

Livia Léri a emporté sa plume dans quelques bouts du monde, l'a promenée sur les chemins de la poésie – en prose ou en vers libre –, puis sur les sentiers escarpés de la nouvelle. Elle aime les textes d'atmosphère où l'on entend le vent souffler, les souvenirs éclore, les mots bruire imperceptiblement. A d'autres moments, elle s'amuse à donner corps et vie à des personnages aux caractères bien trempés, aux paroles gouailleuses ou assassines, au verbe impertinent.

Ses textes paraissent en revues (*Souffles, Brèves, Rue Saint-Ambroise, Nouvelle Donne, Harfang, Le cafard hérétique, Revue des citoyens des lettres, A l'index, Cabaret*) et dans des recueils collectifs. On trouvera sur son site des textes à lire et à écouter :

<https://livialeri.wixsite.com/website>

<https://www.facebook.com/livia.leri.5>